

TABLE DES MATIÈRES



1. Les feuilles rouges de l'automne	7
2. Quand les avions atterrissent	17
3. La marque du désespoir	27
4. L'intelligence en folie	33
5. Le tueur est-il honnête ?	41
6. Le monstre qui pleure	49
7. La montre brisée	61
8. Danse la vie	69
9. D'ombre et de lumière	81
10. La première page	93
11. Tempête d'idées	95
12. Le plan	105
13. La bêtise humaine	107
14. Au cœur de l'enfant	113
15. Ces parents qui rendent malade	123
16. Je veux un revolver	129
17. Les héritiers	131
18. Un salaud juste ?	137
19. Partir à la chasse	147
20. La loi n'est pas la justice	151
21. Un embryon de liberté	163
22. Un pas arrière, deux pas avant	169

23. Il est mort	177
24. Pardonner, sans oublier	179
25. À la grâce de dieu	189
26. Les choix	201
27. Renaissance d'une technique millénaire	203
28. Le secret de l'aube	215
29. Raconte-moi tes maux	223
30. Un autre café	233
31. Mille trajectoires, un destin	239
32. La fourmi et les étoiles	247
33. Une profession de cœur	253
34. L'histoire méconnue	257
35. Toujours grandir	269
Épilogue	279
Remerciements	282
Cher lecteur	284

CÉLINE VALLIÈRES

L'AVOCATE
QUI RÊVAIT
DE JUSTICE

roman d'inspiration

CARTE BLANCHE

Les Éditions Carte blanche
Téléphone : 514 276-1298
carteblanche@vl.videotron.ca
www.carteblanche.qc.ca

Distribution au Canada : Édipresse

© Céline Vallières, 2013

Dépôt légal : 2^e trimestre 2013
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISBN 978-2-89590-212-6

À Michel Landry, mon homme, mon île
À Anabelle et David, mes enfants, mes trésors
À Monique Nadeau, ma mère, un exemple de résilience

LES FEUILLES ROUGES DE L'AUTOMNE



Vingt heures. Ma sœur Madeline me téléphone pour sonner l'alarme. D'une voix inquiète, elle explique et s'affole : Alex a une heure de retard. Ce qu'elle peut être émotive et excessive ! Elle m'énerve. Je tente tout de même de la rassurer. Peine perdue ! J'ai l'impression de m'adresser à une chatte à qui on vient d'arracher son chaton. Elle n'écoute ni n'entend rien ! Je hume l'arôme du café que je tiens à la main, dans l'espoir un peu naïf de retrouver mon calme. Encore au bureau à travailler sur un dossier urgent, mon conjoint en voyage d'affaires, de toute façon, je ne peux rien faire pour l'instant. Je lui demande d'attendre, car selon moi il va arriver d'une minute à l'autre.

Une heure plus tard, elle me rappelle. « Alex a probablement eu un accident, il a besoin de secours. J'ai fait son trajet en voiture et je ne l'ai pas trouvé », me dit-elle, paniquée et en larmes. Je m'efforce d'adoucir ce scénario dramatique. Mais je commence moi-même à m'inquiéter sérieusement. À 21 heures, il fait nuit, et la température a drôlement chuté, près de zéro degré Celsius. Alex connaît l'anxiété de sa mère et il l'informe toujours de ses changements d'horaire. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ?

— Écoute, Madeline, téléphone à tous ses amis pour voir s'il n'est pas avec eux. Je prends ma voiture et je fais son parcours habituel. C'est toujours le même ?

— Oui, il contourne le lac par le chemin de Sainte-Brigitte et il remonte vers la maison. Gabrielle, téléphone-moi dès que tu le trouves.

— Je pars tout de suite. Reste chez toi, il pourrait téléphoner. Je fais tout ce que je peux.

La nuit, chaque courbe et chaque dénivellation de cette route de montagne devient un élément de surprise dangereux. Les chauffeurs déstabilisés ralentissent nécessairement pour ne pas entrer dans le décor. Je ne sais pas pourquoi, mais je me surprends à penser à un film de Spielberg, celui où le héros est poursuivi par un gros camion. Rien pour me détendre.

Je ne croise pas Alex. Désappointée, j'arrive chez Madeline avec l'espoir de le trouver buvant son verre de lait. Mais non ! Je vois ma sœur livide qui téléphone aux hôpitaux de la région. Je sens son émotion se propager à l'intérieur de moi. Je n'avais jamais expérimenté cette contagion par la peur. Puis, le stress accompagné d'une montée d'adrénaline qui donne envie de se battre. Le dérapage de la raison.

* * *

Des centaines de fois, j'ai tenté d'imaginer ce qui s'était passé. Je tente de me rappeler ce banal quotidien, celui si important quand tout perd son sens. Le cliché des gens heureux, sans histoire, est faux. Leur vie semble aussi simple que le tracé d'une goutte d'eau qui rejoint le ruisseau, la rivière, le fleuve, puis la mer. Pourtant, rien n'est acquis. La goutte a des milliers de chances de s'égarer. Il existe peu de certitude, et on ignore si le soir venu l'enfant reviendra à la maison. Je n'avais jamais réalisé l'importance des gestes quotidiens et ma chance de les vivre. Inconsciente et coupée de l'essentiel, je vivais ainsi avant, belle et superficielle.

Probablement qu'à la fin des classes Alex s'est rendu dans sa chambre qui, je pense, ressemble à celle de milliers d'adolescents.

Un lit défait, des affiches de son groupe rock préféré, un bureau encombré sur lequel trône un ordinateur, une assiette avec une croûte de pizza et une console de jeu vidéo. Une pile de vêtements sales traîne par terre et une autre, propre, sur la commode, attend d'être rangée. Bref, le cauchemar de sa mère. Il a lancé son sac d'école dans un coin en même temps qu'il éjectait de son cerveau un difficile examen de chimie. Vite, il a enfilé son survêtement de cycliste, ingurgité un verre de lait et laissé des miettes de biscuits sur le comptoir de la cuisine. Ma sœur m'a raconté ce détail insignifiant. Cela avait contrarié Madeline car, en plus, il n'avait pas mis son verre dans le lave-vaisselle. Maintenant, je me rends compte de la beauté de ces petites colères. Un cerne dans un verre crée une minuscule voie lactée.

Le 10 novembre 2009 restera une journée d'automne incroyablement belle et ensoleillée, avec 12 degrés Celsius. Ce chemin de montagne, dont Alex avait fait sa piste d'entraînement, réjouissait tous les cyclistes. Des montées, des courbes et des descentes bordées par une nature des plus variées, une forêt de bouleaux, un marécage, du sapinage, des érables et le magnifique lac aux castors. Je n'y ai jamais vu de castors. Je sais bien que ce nom presque exotique vient d'un passé lointain. Les castors, les ours et les chevreuils vivent maintenant plus au nord. Nous avons déboisé leur territoire pour en faire notre sud. J'avais déjà expérimenté ce parcours dans ma jeunesse. Les feuilles, aux multiples tons de jaune, d'orangé et de rouge, chauffées par le soleil, transportaient le cycliste dans un autre monde. Ravi, Alex devait ressentir l'ivresse du vent, puis son second souffle, comparable à celui du joggeur, lui permettait de se sentir comme un roi sur sa monture ailée. Libre et puissant. Après cette randonnée, j'imagine qu'Alex aurait souhaité déclarer tout son amour à sa Geneviève.

Aux deux tiers du parcours, il devait fournir un effort important et tendre les muscles de ses cuisses et de ses mollets pour gravir la montée, prendre la courbe à presque 90 degrés, puis

profiter de sa victoire, une descente sur un demi-kilomètre. Dans la courbe, il a dû apercevoir, un bref instant, cette voiture sport en dérapage. A-t-il eu le temps de réaliser l'impact imminent ? Je l'ignore. L'évitement était impossible en raison de la vitesse de l'auto et parce qu'il y avait un énorme ravin de son côté.

Dans le fond du ravin, Alex a souffert le martyr avec une fracture ouverte de la jambe. Il m'arrive encore d'imaginer sa stupeur lorsqu'il a vu son sang colorer de rouge les feuilles d'érable. Il s'est fabriqué un garrot pour stopper l'hémorragie. De toutes ses forces, il a rampé sur deux mètres pour grimper, mais la tâche était impossible. Il lui restait sa voix et l'espoir d'un secours.

Pendant ce temps, sa mère revenait du travail. Elle savait son fils à l'entraînement. À son habitude, il reviendrait vers 19 heures pour engloutir son souper : un potage chaud, deux portions de lasagne, du pain et un dessert. Elle se plaignait qu'il mangeait comme un ogre. Dans la maison, une odeur de cuisine italienne devait remplir les narines bien avant l'estomac.

Le reste de l'histoire, je ne l'invente pas, puisque c'est ma vie. Tout a commencé à partir de cette randonnée. Sans m'en douter, j'entreprenais une quête de justice parsemée de désespoir, d'obstacles et de révélations. À 34 ans, j'ai grandi encore.

* * *

À minuit, sans nouvelles, je suis en train de hurler au téléphone « Quoi ? Deux autopatrouilles ! Mais c'est insuffisant ! Il faut organiser une battue, une grande recherche avec des centaines de personnes ! » Le policier me rappelle qu'il fait noir et qu'il faut du temps pour organiser ce genre d'opération. Je réagis intérieurement : « Bien, si c'est comme ça, on va commencer tout de suite, mon homme. » Dans ce genre de situation, je me transforme en dictatrice. J'abandonne mon ton névrosé, puis, d'une voix grave,

je l'informe de ma profession et du nom de mon bureau. C'est fou comme ça fonctionne. Il me met en communication avec son chef, qui me sert le même baratin. Toutefois, il m'assure que dès le petit matin, si nous n'avons aucune nouvelle, il déclenchera des recherches avec un hélicoptère et une unité spéciale de maîtres-chiens.

Je suis outrée et indignée de cette option à la fois raisonnable et inadmissible. Je ressens l'urgence de chaque minute, une heure de plus et c'est l'effondrement. Quand j'y repense, je réalise la justesse de mon intuition. Alex et moi étions souvent connectés : on se téléphonait en même temps, on disait les mêmes mots, on faisait les mêmes gestes. En riant, on s'imaginait des antennes extrasensorielles. On avait créé notre univers fantastique. Enfant, il adorait s'imaginer avec des superpouvoirs et, moi-même, je m'étais inventé un personnage de Superwoman avec une cape invisible, bien avant celle d'Harry Potter.

Énervée, j'arpente la cuisine, étire mes bras, puis j'ordonne à Madeline de trouver des volontaires afin d'entreprendre les recherches. Pendant qu'elle téléphone aux membres de son entourage, je cogne aux portes des voisins. Pour me répondre, ils doivent ouvrir les yeux et quitter leur lit chaud. À cette heure, je vois bien qu'ils sont surpris. Je sollicite leur aide et leur dis qu'il s'agit d'un drame potentiel, pas d'une émission de télé-réalité. Ça se passe dans leur quartier et dérange leur vie tranquille. Plusieurs ont vu grandir Alex, il a été leur camelot, le gardien de leurs animaux et l'ami de leurs enfants. Chaque fois que quelqu'un accepte de nous prêter main-forte, j'exprime une vive reconnaissance. Cinq heures après sa disparition, une vingtaine de personnes le cherchent. Dans la nuit sans lune, seuls les phares des voitures éclairent ce parcours de trente kilomètres. C'est long quand l'angoisse habite chaque recoin.

À l'aube, les recherches continuent à pied. L'humidité du matin me saisit jusqu'à la moelle des os. Comme je peux apprécier les teintes chaudes de l'automne, puis maudire ses vents

froids! La journée s'annonce tout le contraire d'hier. Les arbres se déshabillent, je les trouve mornes avec leurs branches et leurs troncs grisâtres. Les touristes ignorent qu'en deux jours de grand vent, toute la féerie des couleurs d'automne s'envole. Les dépliants ne le mentionnent pas, tout comme le fait que les baleines du fleuve Saint-Laurent sont parfois bien absentes... Mes pensées dérapent. Le froid me ramène. Je mets les mains dans mes poches et, par des mouvements de pression, je tente de faire circuler la chaleur. J'ai oublié mes gants. Mes oreilles gelées me font tellement mal que j'ai hâte de ne plus les sentir. Mon corps transi n'a pas encore ajusté son thermostat pour l'arrivée prochaine de l'hiver. Malgré tout, mes sens sont en éveil, je sens l'odeur des feuilles mouillées, j'entends des oiseaux et je cherche des yeux le moindre détail. Enfin, vers six heures, je vois briller un objet métallique de la grosseur d'une pièce de monnaie. Je cours vers cet indice, je l'examine, puis me dirige vers un ravin en partie caché par la végétation. J'aperçois une roue de vélo.

Mon cœur comprimé s'agite. Je dégringole le ravin en criant son nom. La peur et la joie se bousculent en moi. Je le sens si près. J'aperçois des jambes dépassant d'un talus. Mon Dieu, faites que... Plus j'avance, plus je distingue une mare de sang. Je ne respire plus de l'oxygène, mais de l'horreur à pleines bouffées. J'ai l'impression que mon corps et ma tête vont exploser. Ma raison ne veut pas croire ce que mes yeux voient. J'entends un cri effroyable, presque inhumain, s'échapper de ma poitrine.

Le voisin qui me suivait comprend instantanément. Il descend à son tour et me trouve penchée sur Alex. Ce dernier est replié sur lui-même avec un garrot de fortune serré sur la jambe. Ses yeux sont clos dans son visage immobile.

- Alex! Non, c'est pas vrai, non, non, fais-nous pas ça!
- Viens, dit le voisin. Viens, on va appeler la police.

— Non, il va avoir froid ! Je ne veux pas le laisser seul. Alex, ouvre les yeux, parle-moi, dis-moi quelque chose ! Je suis là, parle-moi, je t'en prie...

— Il est mort, viens.

Il me tire par le bras. Je lui résiste mollement. Je ne comprends plus rien, il y a des courts-circuits dans mes neurones. Il m'entraîne sur quelques mètres. Un faible rayon de soleil traverse les branches, et j'aperçois quelque chose dessiné sur le sol. Aussitôt, je m'arrache avec force de ses bras pour me rapprocher d'Alex. Je lis, écrit dans la terre noire, son testament :

« Je vous aime. »

* * *

Dans la voiture de police, je hurle et je pleure en même temps. On m'a empêchée de le serrer dans mes bras : « C'est l'enquête, il ne faut plus le toucher. » Merde ! Il n'avait que seize ans ! Pourvu qu'il n'ait pas trop souffert. A-t-il eu le temps d'imaginer le film de sa vie qu'il lui restait encore à réaliser ? Quels mots expliqueront l'impossible à Madeline ?

Lorsqu'elle voit les policiers me déposer à sa résidence, elle n'a besoin d'aucun mot pour comprendre. La douleur d'une mère est comme un gouffre noir. Le sergent explique, mais elle n'entend pas. Sa raison semble défaillir, ses yeux deviennent exorbités et son visage se défait. Sa respiration, entrecoupée par les cris et les pleurs, menace de s'arrêter. Madeline prend sa tête à deux mains. Je vois des frissons parcourir sa colonne vertébrale, et ses jambes fléchir. Elle tombe comme une masse, anéantie par l'innommable. On la transporte à l'hôpital : choc nerveux. Et moi, je reste là, dans le vent glacial, le souffle coupé par une telle injustice.

Je n'étais pas sa mère, juste son bord de mer, une plage, un rivage qui l'avait cotôyé toute sa vie si intimement que nous nous étions façonnés.

* * *

Alex n'était pas baptisé, Madeline avait bien tenu tête à notre mère sur ce point. Il choisirait lui-même sa religion. Il n'en a pas eu le temps, comme bien d'autres choses. Une religion, n'importe laquelle, nous aurait donné des points de repère pour la cérémonie d'adieu. Comme nous étions déboussolées, mon cher Philippe a pris le relais. La journée des funérailles, au moins deux cents jeunes lui ont rendu hommage. Nous, nous étions près l'une de l'autre, mortes en dedans et debout comme des zombies. J'ignorais l'existence d'une telle douleur. J'avais vu des films, entendu des témoignages et je croyais comprendre ces nœuds dans les tripes. Désormais, je n'étais plus une vierge heureuse et innocente. La mort m'avait cruellement violée.

Les deux semaines suivantes, mon homme demeure avec moi. Sa présence me rassure. Un regard compatissant. Une main sur l'épaule pour apaiser un pleur. Aucun mot n'a la puissance de ces gestes inspirés par le cœur. Les pilules me procurent un oubli artificiel. Je tombe chaque nuit dans un sommeil lourd et aussi silencieux que le fond de l'océan. Lorsque, le jour, je refais surface, j'ai mal à l'âme tellement les vagues me chavirent. Je le revois constamment, étendu dans son lit de feuilles rouges. Un souvenir olfactif remonte, celui de la terre mouillée.

* * *

Je m'impose une visite à Madeline, cela fait déjà trois courtes et longues semaines. Je n'en ai aucune envie, car j'ai la certitude que ce sera pénible. Depuis l'accident, elle habite avec notre père, dans la maison de notre enfance. Au moins, arriver dans ce quartier m'apaise. Une solidité à l'intérieur de moi se ravive. La rue, les maisons cossues et centenaires, les arbres me sont si familiers. Ce quartier au charme suranné, encore prisé, respire le calme. En milieu d'après-midi, le vieux labrador noir du

voisin jappe deux fois pour avertir de mon arrivée. Archi fait toujours ça, puis il remue la queue, pas vraiment menaçant. Sur ce trottoir, j'ai fait mes premiers pas, mes premiers coups de pédale sur mon tricycle et mes dessins à la craie. À l'adolescence, c'est encore dans cette rue que j'ai expérimenté mon premier *french kiss*. J'avais trouvé dégueulasse l'humidité de cette autre langue... Beurk!

Sur le perron, je réalise une fois de plus que la maison n'a pas changé. Mes parents l'ont entretenue en respectant son architecture et son caractère de vieille fille. Cette constance, chargée d'histoire, me rassure.

— Bonjour, papa, comment vas-tu ?

Il pourrait répondre la vérité, mais il ne le fera pas. Il était profondément attaché à son unique petit-fils. Ensemble dans un monde de femmes, ils avaient développé une complicité masculine malgré la différence d'âge. Ils se ressemblaient, même corps athlétique, mêmes cheveux châtain, mêmes lèvres minces et mêmes yeux rieurs. Les gènes de papa avaient ignoré Madeline pour se retrouver dans Alex. Il s'approche, m'embrasse sur la joue et, comme je m'y attendais, répond en chuchotant :

— Ça va, ma fille. Mais ta sœur me donne du souci. Elle veut pas consulter. Viens la voir.

Madeline marche vers le réfrigérateur et m'ignore totalement, même après mon bonjour. Mon invisibilité soudaine me perturbe. Elle prend des restes du repas de la veille et les mange sans même refermer la porte. Son rythme et ses gestes frénétiques donnent à penser qu'elle n'a pas mangé depuis une semaine. Une fois qu'elle a fini, elle cherche dans le garde-manger, en marmonnant : « Où sont les petits gâteaux ? » N'en trouvant pas, elle met la main sur croustilles et biscuits et mange bruyamment. Ce spectacle insensé, presque grotesque, me bouleverse. Lorsqu'elle s'assoit pour continuer son orgie alimentaire, papa s'approche d'elle. Hésitant, il pose la main sur son épaule et lui dit d'une voix affectueuse :

— Tu me fais peur, Madeline. T'as l'air perdu, t'engouffres tout ce qui te tombe sous la main. C'est peut-être à cause des médicaments ?

Madeline le regarde, détourne la tête, m'aperçoit enfin, appuyée au cadre de la porte. Elle tente de ravalier ses larmes. Quelques-unes, grosses et rondes, parviennent tout de même à s'échapper de ses yeux. Elle réussit à dire, de manière saccadée et avec plusieurs pauses :

— Papa, je mange pour remplir mon vide... J'ose plus retourner à la maison. J'ai peur de souffrir encore plus... J'ai peur de voir ses souliers, les photos de lui sur le mur du salon, sa chambre... Juste d'y penser, j'ai le goût de crier au meurtre. C'est tellement injuste, j'ai rien fait pour mériter ça. Et lui encore moins !

Je suis totalement d'accord avec elle. Sa tristesse me noue la gorge, à leur tour mes yeux s'embuent. Je savais bien qu'il se passerait quelque chose de ce genre, que son drame alourdirait le mien. Je ne sais pas quoi dire, alors je laisse papa continuer.

— Reste ici le temps qu'il faut, Madeline. Ta chambre a toujours été là pour toi, et moi aussi je suis là.

— Vous savez, papa, ces pilules, j'en ai besoin. La seule raison pour laquelle je respire, c'est pour voir son assassin condamné.

Oups ! Là je suis inquiète ! Elle a prononcé cette dernière phrase sur un ton calme et froid, bizarrement détaché. Réparation et vengeance, nous le voulons tous. Dans son cas, c'est devenu sa raison de vivre.